

CENDRES

VINCENT VAUCLIN

CENDRES

Croisade contre le Monde moderne

« Il cria d'une voie forte :

Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande !

Elle est devenue une habitation de démons, un repaire de tout esprit impur, un repaire de tout oiseau impur et odieux,

parce que toutes les nations ont bu du vin de la fureur de son impudicité, et que les rois de la terre se sont livrés avec elle à l'impudicité, et que les marchands de la terre se sont enrichis par la puissance de son luxe. »

Apocalypse de Jean, 18:2-4.

AUTOPSIE DU CORPS SOCIAL

« Modifier la mentalité d'un milieu est le seul moyen d'y produire, même socialement, un changement profond et durable, et vouloir commencer par les conséquences est une méthode éminemment illogique, qui n'est digne que de l'agitation impatiente et stérile des Occidentaux actuels. »

René Guénon, 1921.

Cette société est perdue.

Le processus est engagé, et la dévastation est telle que nous n'avons plus la capacité de l'inverser. La seule limite qui se posera, et qui s'esquisse déjà, est totalement indépendante de notre action, relevant des contradictions intrinsèques du système, de son absurdité totale.

Le totalitarisme qui nous fait face est le plus impitoyable qui soit. De toutes les dictatures, la dictature hédoniste est de loin la plus performante, la plus implacable, la plus solide de toutes.

Aboutissement d'un long processus historique, culturel et socio-psychologique, la domination moderne s'est imposée comme une idéologie totale, omniprésente, dont chaque individu se

fait aujourd'hui le vecteur à son insu, dans son langage, dans son comportement, et son mode d'appréhension du monde.

Aucune sphère de la société, publique ou privée, n'est épargnée par ce vaste élan de subversion qui ravage les structures et les institutions traditionnelles, impose un rythme effréné, et induit un déracinement à la fois spatial et temporel des hommes, transformés en nomades dans un monde purgé de son sens, amputé de son Histoire, privé de son avenir.

L'aliénation est ainsi totale, et à mesure que les derniers remparts à l'hégémonie moderne s'effondrent, de nouvelles promesses hédonistes émergent, ouvrant comme seules perspectives les satisfactions éphémères, conditionnées et perverses de la consommation et de la sexualité.

Animant ce mouvement, la standardisation des personnalités par les médias de masses systématise, normalise, les comportements les plus abjectes qui s'inscrivent ainsi dans un paradigme global purement matérialiste dont la fonction première est d'isoler l'individu de l'ensemble de ses appartenances, substituant le bien au lien, la possession à la relation.

Un tel totalitarisme neutralise alors l'ensemble de ses oppositions tout en alimentant son essor, s'appuyant sur les archaïsmes psychologiques d'individus qui se trouvent bombardés, infectés, pluri-quotidiennement d'injonctions publicitaires et normatives qui excitent les plus bas instincts et leur offrent dans le même temps des débouchés standardisés pour décharger ces pulsions, que ce soit dans l'acte d'achat ou l'acte sexuel. La mobilisation de ces processus

primaires – et parfaitement inoffensifs pour le Système – entraînant par ricochet une dégradation générale de l'intellect dont la source sublimatoire se trouve tarie par le *jouis-sans-entrave* qui s'y manifeste.

Dès lors, un cercle vicieux s'enclenche.

Standardisés et aliénés, les individus renforcent par leurs comportements et leurs discours une pression sociale qui broie insidieusement le collectif et normalise le processus de décivilisation. C'est là le caractère le plus abjecte de ce totalitarisme : sa domination ne repose ni sur la coercition, ni sur la force.

Elle s'appuie sur l'adhésion collective, sur un contrat tacite et inconscient par lequel l'individu renonce à son âme, et à ses responsabilités, en échange de la satisfaction

immédiate de ses désirs, des désirs étant par ailleurs conditionnés par le Système (à travers les phénomènes de mode par exemple).

C'est la mort du corps social, tué de l'intérieur par ceux-là mêmes qui en dépendent.

Nous en sommes arrivés au moment du basculement, ce moment tragique où chaque composante de la société se fait le relais de cette doctrine de la perversion qui est au cœur du processus moderne de décivilisation.

Son impact, c'est celui d'un vaste cyclone, balayant nos terres, et ravageant sans discernement ni scrupule ces forêts millénaires, enracinées dans les âmes, que sont les traditions. Ces traditions en effet, s'apparentent à autant de chênes, peupliers et marronniers qui, par le développement patient de leurs

racines enchevêtrées, contribuent à stabiliser le terrain de la moralité collective.

Le fléau de la modernité n'a jamais autant prospéré qu'en cet *âge sombre*, celui du capitalisme mondialisé et consumériste, teinté d'un individualisme de masse, décomplexé et totalitaire. Et pour cause : la modernité n'est pas une conséquence du capitalisme, elle est son *préalable* fondateur, sa composante intrinsèque.

Rien de ce monde décadent n'aurait pu advenir sans l'émergence de cette domination moderne et antitraditionnelle, qui fit, en quelques sortes, sauter tous les verrous moraux qui bridèrent le développement exponentiel du capitalisme productiviste, et de son corollaire naturel, la société de consommation. La transgression des

valeurs traditionnelles – soit les valeurs chrétiennes, la France étant avant tout *la fille aînée de l'Église* – semble donc s'inscrire dans le cadre d'une doctrine bicéphale, qui combine perversion et profit, aliénation consumériste et exploitation commerciale. Avec un seul objectif : ôter à l'homme toute dimension transcendante, tout sens du sacré, l'affranchir des limites morales, et le mettre ainsi à disposition du monde marchand pour y jouer ce rôle si dégradant et aliénant de consommateur, dont l'identité se résume à un ensemble de pulsions *téleguidées* par les publicitaires et dont l'assouvissement constitue la seule raison de vivre, justifiant à ses yeux son exploitation quotidienne et laborieuse. C'est ainsi que se dessine l'alliance entre la transgression morale et le conditionnement

consommériste, soit la promesse d'un monde décadent et macabre, qui fait l'apologie du vice sous toutes ses formes possibles.

Laïcisation et consumérisme

Il apparaît ici clairement que la sécularisation de notre société, notamment par la mise en place de l'emblématique « Loi pour la laïcité de 1905 », fut au cœur d'un projet de dissolution sociale, par *immunosuppression*, ouvrant la voie à l'infection moderne qui allait compromettre le développement normal de la vie, des individualités, et de l'ensemble des structures sociales qui sous-tendent la civilisation. Et ce n'est sans doute pas un hasard si les tenants revendiqués de cette « Loi de 1905 » – les obédiences maçonniques et leurs adeptes – comptent également parmi les principaux groupes économiques dominants dans notre pays, profitant donc grassement de cette domination sociale et économique.

L'exigence, il y a un peu plus d'un siècle, de la séparation de l'Église et de l'État dissimulait une volonté pure et simple d'extraire au forceps la société Française des « carcans religieux » qui étaient les siens depuis des siècles, et ce afin de fournir à la République laïque le terreau d'un athéisme radical dans lequel celle-ci devait semer le grain frelaté des valeurs « civiques et citoyennes », qui, bien évidemment, ne germa jamais. Mais la nature a horreur du vide. Cet espace spirituel laissé vacant fut rapidement comblé par l'émergence du *culte consumériste*, synthèse chimérique du matérialisme, de l'athéisme et de la perversion. Fruit d'une mutation sans précédent, ni croyant – la pression normative athéisto-laïcarde ayant fait son œuvre, ni citoyen – la république ayant lamentablement échoué à fournir un

quelconque projet de civilisation digne de ce nom, l'individu devint ce à quoi une société entière le destinait : un consommateur. L'acte d'achat s'érigea en norme hégémonique, en culte monopolistique, pratiquant le *dumping par le vice*. C'est alors tout un modèle normatif, religieux bien qu'athéiste, qui s'imposa au fil des années, mimant l'*american way of life* et son système de « valeurs » exacerbées : celles de l'individualisme, de l'égoïsme, de l'ostentation et de la possession, ainsi que d'une certaine forme de mépris envers les profanes thésauristes, et envers ceux qui restent fidèles aux anciennes idoles morales et traditionnelles. La dévotion pour de simples objets s'inscrit ainsi dès l'enfance où, dans un cercle vicieux, l'amour des parents envers leurs enfants se mesure à

l'aune du nombre de cadeaux, et de leurs prix, sous le sapin de Noël. Mais en réalité, cette dévotion ne porte pas sur les objets proprement dits, mais sur l'univers symbolique et les signes qui y sont associés. Le produit remplit alors une fonction analogue à celle de la relique, servant de support matérialiste à la ferveur consumériste, à tel point qu'il importe de poser cette question significative : qui du produit ou de l'individu *possède* l'autre ?

Les nouveaux temples sont ces centres commerciaux où d'immenses processions d'individus s'agitent dans un élan commun vers cet acte d'achat qui valorise le bon consommateur, comme autrefois la présence à la messe valorisait le bon croyant.

Les publicités, omniprésentes, s'apparentent à des appels quotidiens à la prière qui rappellent

à chacun la philosophie en vigueur, à laquelle il faut non seulement souscrire, sous peine d'une insidieuse exclusion sociale, mais qu'il faut en plus légitimer en consommant et, surtout, en arborant cet acte d'achat comme un signe de réussite sociale. Pour se faire une idée claire de la situation, il suffit d'observer ces scènes stupéfiantes qui se déroulent lors de l'ouverture des grands magasins pour ce rite saisonnier de consommation massive et collective que ce sont les soldes : on y voit courir des femmes (le plus souvent), prêtes à se battre et à se piétiner pour des morceaux de tissus, prêtes à n'importe quelle violence, à n'importe quel abandon de dignité, pour dénicher « une bonne affaire » avant les autres. Ces scènes n'évoquent-elles pas une forme de fanatisme ? Et il est clair que l'objet de ce fanatisme n'est pas la possession

de quelques morceaux de tissus importés, disponibles tout le reste de l'année, mais plutôt la volonté de se distinguer au cours d'un rite religieux en exprimant de la façon la plus violente possible sa dévotion à la religion consumériste, en montrant fiévreusement au collectif son appartenance au modèle normatif dominant. Soutenant ce processus d'aliénation, l'oligarchie politico-médiatique n'hésite pas à mettre cyniquement en avant ce phénomène comme un signe de progrès social qu'il faut soutenir, comme en témoigne l'utilisation récurrente de l'expression *pouvoir d'achat*.

C'est donc une voie de décivilisation que nous empruntons, sous le double effet du déclin de la morale et de la spiritualité traditionnelle d'une part, et de l'émergence d'un culte athéiste et pervers-consumériste d'autre part.

La Boite de Pandore

Mais n'étant qu'un phénomène de surface, le cyclone ne permet pas d'imager adéquatement la seconde phase du processus moderne aux implications bien plus profondes, et qui s'apparente davantage au *cancer*.

La marche triomphante et *infernale* du monde moderne en présente en effet toutes les caractéristiques. Un cancer qui se développe silencieusement, et dont on ne perçoit véritablement l'existence et la nature qu'au stade terminal de son hôte. Un cancer qui gagne du terrain, et dont chaque ramification, chaque excroissance, permet la contamination de tissus jusque là préservés. Un cancer enfin, qui gangrène les organes vitaux du corps social au point de condamner ce dernier.

Car c'est de cela qu'il s'agit. Aucune société dans l'Histoire ne se serait aventurée sur le chemin de la transgression systématique de ses propres fondamentaux. Or, c'est précisément ce chemin damné que notre monde emprunte.

Il existe en effet à l'origine de toutes sociétés des principes fondateurs et interdépendants, qui conditionnent la vie collective, et qui, plus généralement, contribuent à structurer les individus en leur fournissant un cadre symbolique, filiatore, normatif, qui est à la source de la civilisation.

Au premier de ceux-ci, se trouve la séparation nette entre les sexes, conçus comme différenciés, complémentaires, et dont l'union féconde se trouve consacrée dans le mariage monogamique. Cette distinction sociale du masculin et du féminin est intrinsèquement liée

à la distinction biologique du mâle et de la femelle que nul ne saurait raisonnablement contester. Et pourtant : la fameuse *théorie du genre* se propose ni plus ni moins de déconstruire ce qui ne serait qu'une pure construction sociale considérée comme aliénante. Ainsi, peu à peu, cette idée fut inoculée par des groupes minoritaires d'hystériques qui ne trouvèrent rien de plus sensé que de faire sauter le premier verrou, celui de la distinction évidente entre les sexes. Or, les implications d'une telle aberration intellectuelle sont graves : si l'identité sexuelle n'est qu'une construction sociale, il en va de même pour l'orientation sexuelle. Mais n'en déplaise aux promoteurs de ces aberrations, il se trouve que l'hétérosexualité n'est pas une construction sociale, mais une constante

psychologique, biologique, socio-culturelle, et anthropologique. En un mot, l'hétérosexualité est la norme du genre humain, et la transgression de cette idée fondamentale, c'est en réalité la victoire d'une idéologie mortifère, typiquement moderne, caractéristique d'un bouleversement profond et significatif.

Il n'existera *jamais* une équivalence des orientations sexuelles, puisqu'une seule, l'hétérosexualité, est normale en ce qu'elle est l'unique voie de la procréation naturelle.

Le reste ne relève ainsi que du registre des déviances, qu'il ne s'agit pas nécessairement de condamner, mais dont il serait en tout cas parfaitement absurde d'en faire l'apologie, et, pire encore, de chercher dans la science des moyens de résorber cette inégalité naturelle. Hier, il eut été incroyable de penser que de

telles thèses aient pu voir le jour et rencontrer un écho. Aujourd'hui, c'est exactement l'inverse qui se produit : le simple rappel d'une inégalité irréductible et naturelle entre les orientations sexuelles est à la limite de la légalité, et il y a fort à parier que cela relèvera sous peu de la sanction pénale.

Le second principe fondamental est celui de la différence des générations, qui finalement relève du tabou de l'inceste, et représente, au même titre que le principe précédent, un rempart contre la *barbarie sociale*.

Là encore, la modernité s'attache méthodiquement à détruire ce qu'aucune société n'osa remettre en cause, pour rendre confus et friable ce qui était clair et intangible. En s'attaquant aux hiérarchies naturelles, et à

la place du Père dans celles-ci, la domination moderne fait sauter un second verrou moral et rend confuse la différence des générations, et donc les attributs propres à ces générations (attributs symboliques mais aussi sexuels).

La porte de l'inceste s'en trouve désormais ouverte. Le totalitarisme moderne repousse les limites et fait basculer l'organisation familiale traditionnelle vers une entité atomisée par les lubies égalitaristes et libertaires qui érodent les autorités naturelles et forgent ces nouvelles générations que rien ne pourra dompter sinon, évidemment, le vice et l'hédonisme dont cette société *luciférienne* a fait ses armes les plus redoutables.

De la transgression de ces deux principes – différence des sexes et différence des générations – découle une émancipation

individuelle de façade qui, bien qu'exaltée par la société libérale-libertaire, plonge le collectif dans l'abîme totalitaire de l'*indifférencié narcissique*. Au prétexte d'*égalité des droits* et de *lutte contre les discriminations*, l'on standardise l'individu dans son rapport au monde et à autrui. La récente loi dite du *mariage pour tous* est emblématique de cette déliquescence du corps social, puisqu'il s'agit d'abaisser juridiquement le statut du mariage, le faisant passer d'un cadre fondamental, symbolique, culturel et filiatore, permettant la fondation d'une famille reconnue par la communauté, et consacrant par ailleurs l'union féconde et complémentaire des deux sexes, à un simple engagement contractuel entre deux personnes liées par une pratique sexuelle commune, ici une pratique déviante.

Dès lors, sur le même principe, toutes les aberrations et déviances pourraient peu à peu devenir acceptables, reconnues, et même socialement gratifiantes. Pédomanes, zoophiles et autres incestueux – déviances par ailleurs surreprésentées au sein de la caste oligarchique – n'ont qu'à patienter quelques décennies, voire quelques années, ils pourront bientôt réclamer leur droit à vivre leurs vices comme ils l'entendent et ouvertement. C'est ça, le *progrès*. A terme, la perspective d'un monde gris et unisexe constitue l'ultime étape de cette lutte pour l'*égalité* que la technologie aura tôt fait de rendre réalisable, scellant alors la tombe d'une destinée humaine *avortée*.

Troisième principe fondamental, le caractère sacré de la Vie, sous toutes les formes qu'elle

revêt. Le processus de domination moderne réduisit l'existence à sa simple dimension matérielle, la privant de toute dimension spirituelle, métaphysique et supra-naturelle.

Dès lors, les êtres vivants ne furent plus des créatures, à la dignité intrinsèque et inaliénable, mais de simples éléments unidimensionnels, anhistoriques, anonymes et interchangeables, avec lesquels toutes les pratiques sont permises. Notre rapport à la Vie a subi un bouleversement total, et là encore la subversion morale précéda la domination du Capital. L'on parqua les bêtes par milliers, dans des endroits clos et glauques, l'on fit de même avec les hommes quelques décennies plus tard. Pour les loger, pour les exploiter, pour les *caser*. Et l'on standardisa le mode d'exploitation de l'animal, puis celui de l'homme. On modifia

génétiqnement l'animal, on le clona, afin d'en tirer encore davantage. Et le tour de l'homme viendra, évidemment. Lorsque le marché se substitue au sacré, les limites n'existent plus. C'est *mathématique*. C'est le règne de la science profane qui rend possibles tous les délires d'une société pathologique et malthusienne. Procréation médicalement assistée, gestation pour autrui, biologie de synthèse, géoingénierie, organismes et animaux génétiquement modifiés, robotique, clonage, intelligence artificielle, euthanasie : pour la première fois dans l'Histoire, possédés d'une hystérie collective et scientiste, les hommes se prennent pour Dieu. Et ce n'est pas un hasard si cela coïncide avec l'hégémonie athéisto-laïcarde d'une part, et capitalisto-libérale d'autre part.

Pris d'une frénésie incontrôlable, ce monde hurle aujourd'hui l'hymne damné dont toutes les civilisations passées s'acharnèrent à taire le moindre chuchotement.

La Civilisation recule désormais là où s'avance l'Empire du consommateur aliéné et du pervers polymorphe, empoisonné, et qui finira par être déraciné en tout, y compris dans son identité génétique, y compris dans sa naissance et sa mort.

Dans le monde moderne, il n'y a de place ni pour la vie, ni pour la destinée. Il n'y a que des produits, à l'obsolescence programmée.

Puis vint le temps de la virtualité.

La domination moderne, après avoir extrait à l'homme sa dimension spirituelle et métaphysique, pour le cantonner au monde

sensitif – de la matière – franchit aujourd'hui une nouvelle étape en l'aliénant à la virtualité offerte par les nouvelles technologies, dans un mouvement toujours plus déshumanisant : emprisonné dans la réalité physique, et maintenant captif de l'abstraction numérique.

Désormais, les fonctions cognitives et conatives de l'individu seront sous-traitées par la machine, externalisées dans un espace virtuel. L'individu n'acquiert plus de savoir, il en est traversé et ne se l'approprie que de façon parcellaire et éphémère, avant lui-même de le transmettre par l'électronique, ce qui constitue déjà une altération en soi de ce savoir.

Nivellement par le bas de la connaissance, puisque démocratisation – donc massification – de celle-ci à travers les réseaux numériques qui affectent tant le fond que la forme du message,

perdu dans les limbes du Net anonyme. Mais il y a plus pernicieux : il importe en effet de noter que de tout temps, la détention du savoir coïncide avec celle du pouvoir. Or, la connaissance se trouve aujourd'hui externalisée dans un espace virtuel qui est loin d'être indépendant : le Net est ainsi dominé par plusieurs grandes multinationales qui détiennent sur leurs serveurs respectifs des sommes considérables d'informations dont sont désormais tributaires la plupart des internautes, des collectivités, des États.

C'est une situation inédite, dont peu mesurent véritablement les implications, et par laquelle l'on constate à nouveau ce lien de réciprocité, d'interdépendance, entre subversion culturelle et domination socio-économique.

De la culture orale à l'écrit, de l'écrit au virtuel, est-il seulement possible de concevoir une dégénérescence de la transmission plus totale, plus désincarnée, plus déshumanisée ?

Le processus de déracinement atteint ainsi aujourd'hui son paroxysme, faisant de l'homme un produit indifférencié, lobotomisé puisqu'*inanimé*, et cultivé hors-sol à l'instar des légumes qui désormais l'alimentent.

Tous les verrous ont sauté.

Toutes les digues furent submergées.

Le triomphe de la perversion

La société moderne n'est finalement rien d'autre qu'une vaste chaîne de production d'individus standardisés, et standardisants, dont le caractère, l'intellect, la spécificité, et l'identité, sont broyés dès la plus petite enfance par le système scolaire, médiatique et publicitaire, par la pression sociale du totalitarisme quotidien. « *Tous pervers !* », voilà quel pourrait être le slogan de ce monde dégénéré où les hommes ne s'appartiennent plus, où toute transmission véritable est abolie. C'est l'irresponsabilité érigée en système, c'est l'abolition autistique de toute altérité, de tout enracinement et de toute symbolisation collective, c'est le triomphe d'un modèle importé qui nous était étranger en tout point il

n'y a encore que quelques décennies. L'hégémonie de ces logiques primaires et perverses scellera la tombe de ce qu'il reste de désintéressé, d'authentique, d'altruiste et sincère entre les hommes. Les communautés s'en trouveront progressivement éradiquées : familles, collectifs, localités, et, au final, patries, seront purement et simplement vidés de leur substance, voués à disparaître, puisque les liens unissant leurs composantes se déchireront à mesure que s'éteindront les foyers du rite, du symbole et de la morale, qui les baignent encore de leurs lueurs millénaires.

Le projet est clair : qu'il n'existe plus la moindre parcelle qui n'échappe à l'aliénation subversive et systématique de la modernité. Quoi que vous fassiez, quoi que vous pensiez, vous le ferez selon des codes qui vous furent

inoculés durant votre (in)existence. Semblable à une créature robotique, l'individu moderne est intégralement programmé pour remplir le rôle auquel il fut affecté à son insu, et pour lequel il vivra et mourra, en vain. Toutes les connaissances qui lui sont enseignées n'ont qu'une fonction de formation et de spécialisation, segmentant son savoir, tordant sa façon de penser, le destinant à évoluer dans la classe unique des *ressources humaines* qui, ironie du sort, fait tourner ce monde de tarés.

Y compris à l'université, espace tragi-comique d'aliénation totale, où la moindre étincelle, la plus petite intuition intellectuelle ou spirituelle, est balayée par la violence inouïe d'un conformisme inerte, pervers, avalé et relayé à la fois par la plupart des enseignants et des étudiants, en échange des gratifications

virtuelles que sont les notes, les salaires, les avancements de carrière.

Ce sont là les manifestations de cette doctrine de la perversion, qui est à l'individu ce que la modernité est à l'Histoire : un cataclysme silencieux. La doctrine de la perversion, c'est un mode de pensée et d'appréhension du monde à travers le seul prisme de la satisfaction immédiate des besoins et désirs personnels. Tout être, toute chose, tend alors à devenir un simple agrégat calorique dont l'ensemble des dimensions ne se mesure qu'à l'aune des bénéfices que pourra en tirer l'insatiable machinerie formatée et déshumanisée qu'est l'individu moderne et déraciné.

De tout cela émerge le sombre tableau d'une France à genoux, non pour prier mais pour

pleurer de honte, d'une angoisse diffuse que les millions d'antidépresseurs absorbés chaque année peinent à apaiser.

Seule perspective, la violence. Face à l'absence de sens, il ne reste que la violence, contre soi-même ou autrui. Au même titre que le passage à l'acte est la seule voie de décharge pulsionnelle pour le psychotique privé de symbolisation.

L'EMPIRE

« Pilotés de New York, habités d'une idéologie faite de volonté de puissance, de violence destructrice et de mépris social puisé à l'Ancien testament, c'est cette vision du monde et ce processus que nous appelons : Empire. »

Alain Soral, 2011.

Le monde marchand n'est pas mu par la philanthropie. La modernité n'est pas un phénomène indépendant de toute volonté humaine. Ainsi, nous nommons *Empire* la combinaison de la modernité en tant que processus historique de subversion mondiale, d'une part, et des instigateurs individuels, élitistes et communautaires qui œuvrent méthodiquement à son hégémonie, d'autre part.

On nous qualifie alors de « complotistes » : mais qui peut penser que les pouvoirs politiques, militaires, économiques et financiers vivent au jour le jour ? Sans jamais rien prévoir ni planifier ? Comment peut-on croire une seconde, par exemple, que l'objectif de l'industrie pharmaceutique est le bien commun et non son profit ? Qui peut croire que

des politiques qui participent de la Franc-Maçonnerie et qui donc, le soir, au sein des loges, qualifient de *frères* de hauts dirigeants de la finance et de l'économie, pourraient le lendemain s'attaquer à ces mêmes pouvoirs économiques et financiers ? Comment peut-on concevoir que des alliances d'intérêts se forment dans des syndicats et des corporations populaires, et ne se forment pas dans des cercles de pouvoirs élitistes, où se réunissent les pontes de la politique, de la finance, des médias, de l'économie ?

Ces cercles « très privés » ne constituent-ils pas alors l'institutionnalisation d'une solidarité de classe, la classe des puissants, des oligarques, des décideurs ? Notre complotisme n'est alors rien d'autre qu'une grille de lecture particulière de la réalité, où les concepts sont

réincarnés, où l'on va considérer que ce n'est pas le capitalisme ou le mondialisme qu'il faut simplement dénoncer en tant que concepts, mais les capitalistes et les mondialistes, qu'il faut identifier dans la réalité de leurs réseaux.

Car lorsqu'une directive européenne est signée, ce n'est pas un concept qui tient le stylo. Lorsqu'un ordre de marché est passé – par exemple pour spéculer sur une dette souveraine, une monnaie, une matière première – ce n'est pas un concept qui presse le bouton.

Lorsqu'une information essentielle est tronquée ou manipulée par la rédaction d'un grand journal, ce n'est pas un concept qui en donne l'instruction à l'autre bout du téléphone.

Établir les médiations, reconstituer objectivement ces réseaux de pouvoir, relever les noms des individus qui agissent

véritablement en haut de l'échelle, constater la prédominance évidente d'une communauté ethno-confessionnelle au sein de l'oligarchie, établir l'histoire de ce processus de domination, ce n'est pas du complotisme : c'est un travail politique.

C'est le premier travail politique à accomplir. Car pour combattre, mieux vaut savoir qui l'on combat.

Les coupables

La subversion moderne est portée par une clique psychopathique d'oligarques, au sein de laquelle se mêlent de façon hétéroclite divers acteurs dont les alliances, tacites ou explicites, circonstanciées ou historiques, ont en commun un même projet mortifère : la gouvernance globale. Soit l'instauration institutionnelle et transnationale d'une féodalité bancaire dominant un monde où les nations, les peuples, les communautés, seront moralement anéantis, socialement et économiquement paupérisés, racialement annihilés puisque métissés, politiquement dissouts et culturellement standardisés. C'est sur un tel monde, laid, difforme et malade, qu'entend régner l'hyperclasse mondialiste. Un monde à

son image. Une excroissance narcissique caractéristique de ses désordres pathogènes et de la pulsion de mort qui l'anime. Cette hyperclasse forme aujourd'hui une véritable aristocratie des temps modernes, au dessus des lois, plaçant méthodiquement ses pions et ses relais partout où il lui importe d'influencer, d'intriguer, de noyauter. A l'instar de la *nomenklatura* soviétique, c'est sous forme parasitaire qu'évolue l'oligarchie mondialiste. Elle ne produit rien, ne crée pas, détruit tout. Son royaume, c'est l'abîme du sens : *ordo ab chao* est son seul programme, car ce n'est qu'au milieu du désordre qu'elle surnage, incapable qu'elle est d'entrer dans l'Histoire autrement que par des portes dérobées et venteuses, que quelques gouvernements imprudents auront eu le malheur de laisser entrouvertes.

Par l'usure, la subversion, la corruption et le chantage, l'oligarchie tisse sa toile. Elle vassalise, elle coopte, et marque de son emprunte ceux qui s'égarerent dans ses illusions, qui cèdent à ses perfidies. Laïcisme, antiracisme, gauchisme, libéralisme ou encore humanitarisme sont les divers écrans de fumée derrière lesquels avancent ces oligarques et leurs valets.

La démocratie représentative leur offre le champ de bataille idéal pour maintenir l'illusion du pluralisme politique là où il n'y a que copinages, arrangements et connivences.

Franc-Maçons (GODF, GLNF etc.), dynasties familiales (Rothschild, Rockefeller etc.), israélites (B'nai B'rith, CRIJF etc.), think-thank élitistes (Bilderberg, Le Siècle, PNAC, CFR, Trilatérale etc.), conglomérats transnationaux

et leurs fondations respectives, mafias et autres tenants de la finance internationale constituent ce pouvoir multiforme et officieux dont Wall Street, le Pentagone, la City, en passant par Bruxelles, Tel Aviv et Genève, constituent les centres névralgiques. Apatrides par définition, parasites, et donc *naturellement condamnés* par les révoltes chroniques de ceux qu'ils exploitent, ces oligarques ne doivent leur survie qu'à cette solidarité de caste commune au clan mafieu, au tribalisme hébraïque et à sa transposition laïque qu'est la fraternité maçonnique, et dont les deux principes fondamentaux sont toujours *l'omerta* et la *vendetta*. Et là où la noblesse d'antan régnait par un droit supra-naturel et transcendantal – puisqu'émanant du Roi, *lieu-tenant de Dieu* ici-bas – et puisant avant tout sa légitimité dans

une conduite exemplaire, héroïque et relevant de principes existentiels supérieurs, la domination de l'aristocratie moderne s'appuie sur une légitimité *pseudo-mythique*, faisant appel au sentimentalisme mélodramatique, à la commisération, à la victimisation médiatique.

La Shoah comme mythe fondateur ?

L'anthropologie nous apprend qu'à l'origine de toute communauté, tribale et clanique notamment, se trouve le ciment d'un mythe fondateur dont la mémoire est transmise par le rituel, le symbole et même le langage. Ce mythe fondateur détermine le *style*, l'essence et la nature de la société qui s'en revendique, imprégnant psychologiquement le collectif de ses archétypes et déterminant ainsi les attitudes et les comportements. La domination moderne dans son expression contemporaine ne déroge pas à cette règle. L'hégémonie de la communauté juive organisée dans l'ensemble des sphères de pouvoir, le suprémacisme sioniste, et, pour les autres, l'ethnomasochisme, le multiculturalisme, le réflexe

pavlovien antinational, l'idéologie du métissage, et le verrou antifasciste empêchant toute coalition révolutionnaire sont les différentes facettes de cette domination qui ne peuvent se comprendre qu'à la lumière du mythe fondateur dont elles tirent légitimité : la *Shoah totémique*, clé de voûte de la domination. L'industrie de l'holocauste s'est ainsi déployée comme un arsenal médiatico-éducatif, judiciaire et, évidemment, lucratif, exposant quotidiennement les masses depuis des décennies à une propagande annihilant tout esprit critique portant sur *les heures les plus sombres* ©. Et comme tout totem, la Shoah a son tabou : le révisionnisme.

En vertu de l'article 9 de la loi n°90-615 du 13 juillet 1990, dite « Loi Fabius-Gayssot », le lecteur est informé que ce passage ne peut être rendu public (en France), faute de quoi il exposerait son auteur à une peine de cinq ans d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende.

En vertu de l'article 9 de la loi n°90-615 du 13 juillet 1990, dite « Loi Fabius-Gayssot », le lecteur est informé que ce passage ne peut être rendu public (en France), faute de quoi il exposerait son auteur à une peine de cinq ans d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende.

En vertu de l'article 9 de la loi n°90-615 du 13 juillet 1990, dite « Loi Fabius-Gayssot », le lecteur est informé que ce passage ne peut être rendu public (en France), faute de quoi il exposerait son auteur à une peine de cinq ans d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende.

En vertu de l'article 9 de la loi n°90-615 du 13 juillet 1990, dite « Loi Fabius-Gayssot », le lecteur est informé que ce passage ne peut être rendu public (en France), faute de quoi il exposerait son auteur à une peine de cinq ans d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende.

NOTRE COMBAT

« Mais quand bien même le destin que le monde moderne s'est créé, et qui maintenant est en train de l'emporter, ne pourrait-il être contenu, grâce à de telles prémisses les positions intérieures seront tenues : en quelque circonstance que ce soit, ce qui devra être fait sera fait, et nous appartiendrons à cette patrie qu'aucun ennemi ne pourra jamais occuper ni détruire. »

Julius Evola, 1971.

La perfection n'est pas de ce monde. Malgré sa terrible efficacité, l'Empire se trouve dans l'incapacité de combler toutes ses failles et d'absorber l'ensemble de son opposition. Et ce pour une raison très simple : les promesses hédonistes dont il berce les masses ne peuvent satisfaire l'ensemble des individus qui y sont exposés. Les contradictions et crises récurrentes de ce Système génèrent des frustrations nombreuses qui, si elles participent à la dynamique du Système en temps normal, deviennent ingérables lorsqu'elles dépassent un certain seuil. La plupart du temps, les individus broyés par la société libérale, et dont les désirs standardisés entrent en dissonance avec leur réalité matérielle, basculent dans la pathologie : l'augmentation vertigineuse de la consommation de drogues, d'antidépresseurs et

d'anxiolytiques en témoigne, de même que celle des suicides. Cela dit, d'un point de vue systémique, cette frange de la population reste marginale et ne représente en aucun cas un quelconque danger pour la domination moderne qui, du reste, l'intègre aisément à son processus de domination marchande. Mais il reste une part de la société sur laquelle la greffe de la modernité ne prend pas, pas totalement en tout cas. Le conditionnement général échoue dans sa tentative hégémonique d'imposer l'uniformisation totalitaire des comportements et des attitudes : une frange non-négligeable de la population échappe en effet à cette standardisation, le plus souvent parce qu'elle en désapprouve moralement les fondamentaux, ou parce qu'elle a fait l'expérience personnelle et malheureuse des conséquences de cette

aliénation. Bien qu'embryonnaire, cette *dissidence* incarne une faille dans la pensée unique dominante, la lézarde, et contribue à rompre le consensus tacite sur lequel elle s'appuie.

Il s'agit alors de faire converger ces insoumissions éparses et, par un procédé alchimique mêlant doctrine, esthétique et organisation, d'opérer la transmutation d'où émergera un Ordre organique digne du combat à mener.

Éviter les impasses

Il apparaît d'abord tout à fait absurde de se concentrer sur tel ou tel combat secondaire sans jamais oser penser le problème dans sa globalité, ni remonter à sa source.

Certains se focalisent ainsi sur le combat contre l'Union Européenne, par exemple. C'est parfaitement légitime mais, cela dit, ils peuvent être certains que si par miracle ce combat aboutissait, ce serait en pure perte. Tout simplement parce que l'Union Européenne, notamment, n'est que le résultat d'un dysfonctionnement profond de l'ordre social et de la gangrène généralisée qu'est la modernité. En toute logique, une remise en cause de la domination de l'Empire s'avère parfaitement inutile, pour ne pas dire contre-productive, si

elle n'est que partielle, puisque se concentrant sur un seul aspect de cette domination.

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, qu'ils soient assurés qu'au final leur action aura été nulle. Pour reprendre l'exemple de l'Union Européenne, ils ne feraient que différer temporairement l'influence d'une entité que rien n'empêchera d'émerger de nouveau, sous une forme encore plus abjecte.

Tout simplement parce que dans leur combat, ils seront passés à côté de l'essentiel, c'est-à-dire de la matrice qui l'a engendré, et que rien n'empêchera d'enfanter de nouveau.

Il est vrai qu'il est sans doute plus confortable de mener ce type de combat secondaire, sans jamais oser nommer l'ennemi véritable. Il est forcément plus rentable et moins dangereux, de pointer un seul aspect de la domination

moderne que d'affronter en face l'Empire dans sa totalité, dans sa complexité, et notamment dans ses composantes communautaires et ethno-confessionnelles qu'il faut pourtant bien nommer.

La segmentation de la résistance en parts de marché est une attitude typiquement moderne et libérale, et donc parfaitement inoffensive et contre-productive. Notre approche ne peut qu'être totale, et radicale.

Seconde impasse, le mythe du *grand soir* est à dissiper. Transposition laïque du messianisme juif, le grand soir prolétarien, électoral ou militant, relève d'une illusion savamment entretenue qui voudrait qu'un pouvoir puisse soudainement basculer sous l'effet quantitatif de masses brusquement conscientisées.

La fonction d'une telle illusion est limpide : occulter à dessein la réalité des rapports de forces et des actions souterraines de minorités, maintenir la fiction démocratique pour mieux jeter les masses crédules dans l'impasse des partis et des syndicats au sein desquels sera canalisé puis neutralisé tout élan contestataire. A ce mythe tenace, nous opposons l'action corrosive et le coup de force.

Troisième et dernier égarement, très en vogue ces temps-ci, le *survivalisme*. Caractéristique des époques de grands périls, le survivalisme est la réaction, importée des États-Unis, de ceux qui, scrutant les divers indicateurs socio-économiques et environnementaux, voient venir une crise d'une ampleur inégalée à laquelle il convient de se préparer dans une

optique de survie. Que l'on soit clair : il est parfaitement sain et légitime pour un individu de se préparer matériellement et psychologiquement à la convergence des catastrophes. Mais dans l'ombre de cette préoccupation naturelle s'agite bien souvent un individualisme exacerbé qui acte une capitulation politique totale. Ce survivalisme relève alors d'une posture passive de repli nombriliste qui ne fait qu'accompagner le processus d'atomisation du corps social. Excluant *de facto* toute autre perspective que celle du chaos et de l'anomie, le survivalisme alimente à son insu l'esprit libéral de désertion qui, précisément, mène à cette situation.

La crispation de l'individu autour de sa survie matérielle, érigée comme finalité du survivalisme, entre d'ailleurs en résonance avec

le conception moderne et arrogante de l'existence individuelle, qui prévaudrait sur tout. Or, *l'homme au milieu des ruines* porte une responsabilité historique qui transcende sa simple existence, et qu'il convient d'assumer, par le combat.

Guerre de légitimité, guerre spirituelle

Notre rôle se résume d'abord à maintenir une ligne de front, incarner une résistance totale, et former un *roc* par notre collectif, qui ne cédera rien à l'érosion.

Soit transmettre de façon exemplaire, par notre posture, notre ligne, nos actes et notre intransigeance, les principes fondamentaux de la civilisation à l'heure où ceux-ci sont purement et simplement balayés par le totalitarisme moderne et hédoniste.

Notre engagement est donc avant tout moral, essentiellement moral.

Donc actif, combatif, systématique. Il est ainsi parfaitement exclu d'abandonner le terrain de l'action, mais il est absolument fondamental de concevoir cette action selon ces principes

moraux intangibles qui ne nous compromettent pas avec ce totalitarisme, faute de quoi nous serions nous même happés par cette modernité et y perdrons notre essence. Considérant ces aspects, la *dissidence* en tant que forme totale d'engagement apparaît être le seul chemin de combat qu'il nous est autorisé d'emprunter. Sur le plan économique, sur le plan politique, sur le plan intellectuel et culturel, nous devons organiser une riposte radicale en cessant purement et simplement de participer aux institutions de l'Empire, en cessant de les cautionner, et en agissant pour l'émergence d'institutions parallèles et légitimes.

La guerre que nous devons mener est avant tout une guerre de légitimité.

C'est alors, nécessairement, une guerre spirituelle, qui abandonne aux médiocres les

contingences politiciennes, et impose à la fois discipline et sagacité, dignité et abnégation.

De ces exigences s'esquisse l'idée d'une forme d'organisation *aristocratique*, en ce que chacune de ses composantes représente un défi lancé à la modernité, et que chacun de ses membres incarne à lui seul un pôle de résistance radicale, d'insoumission totale à la subversion.

L'Ordre

Rejetant en bloc la subversion moderne et l'ensemble de ses corruptions, animés d'une violence brutale et saine contre un monde qui entend porter quotidiennement atteinte à leur dignité, n'admettant ni la capitulation, ni la compromission, c'est cette communauté organique d'hommes que nous qualifions d'*Ordre*, et qui, bien évidemment, n'a strictement rien de commun avec le parti ou le syndicat dont il représente l'antithèse radicale.

L'Ordre est d'abord un espace identitaire de décontamination pour l'individu, espace au sein duquel il trouvera incarnés les principes, les conceptions supérieures de l'existence qui entrent en résonance avec un vécu intérieur et

subjectif qu'il peinait à formuler jusqu'ici, et auxquels il peut désormais s'arrimer pour échapper à l'influence insidieuse et omniprésente du monde moderne.

Organisé selon l'idée hiérarchique de *concentricité*, fondé sur la *légitimité*, la *vocation*, le *serment*, l'Ordre forme une totalité qui transcende les individus pour s'affirmer comme un pôle d'énergie, d'exemplarité et d'intransigeance absolue.

De là peut alors s'embraser en chacun le foyer du combat, alimenté de ce comburant doctrinal qui jusqu'ici faisait défaut, et dont la qualité sera mise à l'épreuve dans l'action et sa portée.

Une *Croisade contre le Monde moderne*. Telle est la seule et unique promesse de cet Ordre *martial* qui n'a pas vocation à s'encombrer de

basses revendications démagogiques qui ne feraient qu'aménager une aliénation avec laquelle aucune concession n'est possible.

Sur le même principe, les personnalités tièdes, indécises ou versatiles n'y ont évidemment pas leur place : nous leur préférons, sans l'ombre d'une hésitation, les *fanatiques* qui, au moins, ont la rectitude de l'idée pour eux.

Là où la société moderne et libérale relève d'une cacophonie assourdissante, où chaque note résonne de façon erratique, dansant sur le rythme infernal de Lilith, où toute partition fut évincée par les subversions successives, l'Ordre apparaît comme une réponse à la dissonance générale. Que ses notes sonnent comme elles le doivent, à leurs places et selon leurs temps respectifs. Qu'elles fassent résonner l'écho de la

civilisation par leur symphonie, qu'elles entonnent l'hymne de ceux qui ne renoncent jamais et qui n'ont jamais cédé sur les principes, fût-ce au prix de leurs vies.

Alors, la simple existence de cette mélodie saine et ordonnée, audible par ceux qui en sont encore capables, fournira l'énergie cohésive, *chorale*, nécessaire à l'effort de dissidence, en s'imposant par le style et l'esthétique.

L'insurrection qui vient

L'embrassement est proche.

Le système vacille. Il se rigidifie, il légifère, il réforme, peinant à étouffer la contestation de populations dont il fit sa variable d'ajustement de prédilection jusqu'à ce qu'un seuil d'intolérance soit atteint en leur sein, et qu'à l'atonie succède l'épilepsie. Car à l'instar du toxicomane privé de sa dose, les masses réagissent à la frustration, au décalage entre les promesses consuméristes et la réalité socio-économique. En vérité, elles ne réagissent qu'à cela, et si insurrection il y a, son moteur ne sera pas l'Idée, mais la faim.

Simple épisode ou fin de cycle, peu nous importe au fond : c'est pour nous le temps du *Kairos*, du basculement possible.

Le temps d'une éclipse, d'une convulsion, les hommes de l'Ordre seront mis à l'épreuve.

Ce sera l'instant *révolutionnaire*.

Semper fidelis

ÉPILOGUE

LORSQUE SURVINT LA DAME D'ARGON

Il neige sur notre monde.
Le regard embué, nous tremblons, pâles.

Unis dans le silence,
nous levons les yeux aux ciel
et esquissons le sourire macabre
de la vengeance accomplie.

Cette vengeance vagabonde
a trouvé son foyer.
Et s'y consume, glaciale,
lacérant nos âmes de ses flammes facondes.

Voici venue la récompense,
des années misérables
Voici venue la délivrance
des turbulents ectoplasmes.

Un regard se pose sur l'horizon.
Aiguisé par la faim, il décèle au loin
les ultimes vestiges de la logorrhée urbaine.

L'éclair vint de là.

Il neige sur notre monde, et il fait froid.
Mais malgré tout qu'ils sont beaux,
ces flocons de cendres.

BRÈVE BIBLIOGRAPHIE

- E. Bernays, *Propaganda* (1928)
- I. Bertrand, *La Franc-Maçonnerie, secte juive* (1903)
- Comité Invisible, *L'insurrection qui vient* (2007)
- J. Evola, *Orientations* (1971)
- J. Evola, *Les hommes au milieu des ruines* (1972)
- J. Evola, *Révolution contre le monde moderne* (1934)
- R. Faurisson, *Écrits révisionnistes* (1999)
- S. Freud, *Totem et tabou* (1913)
- R. Guénon, *La crise du monde moderne* (1927)
- R. Guénon, *Le roi du monde* (1927)
- A. Huxley, *Le Meilleur des Mondes* (1932)
- B. Lazare, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* (1894)
- G. Orwell, *1984* (1948)
- A. Soral, *Comprendre l'Empire* (2011)
- A. Soral, *Vers la féminisation ?* (1999)

TABLE DES MATIÈRES

AUTOPSIE DU CORPS SOCIAL	7
Laïcisation et consumérisme	16
La Boite de Pandore	22
Le triomphe de la perversion	36
L'EMPIRE	41
Les coupables	46
La Shoah comme mythe fondateur ?	51
NOTRE COMBAT	57
Eviter les impasses	61
Guerre de légitimité, guerre spirituelle	67
L'Ordre	70
L'insurrection qui vient	74
ÉPILOGUE	77
BIBLIOGRAPHIE	81

*Ce livre est placé sous
Licence Creative Commons BY-NC-ND*

Vous êtes libres de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

- **Paternité (BY)** : Vous devez citer le nom de l'auteur original.
- **Pas d'Utilisation Commerciale (NC)** : Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.
- **Pas de Modification (ND)** : Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.



TÉLÉCHARGEABLE GRATUITEMENT SUR :

www.la-dissidence.org

www.vincent-vauclin.com

Dépôt légal : Mars 2013

ISBN : 978-2-9534837-1-0

Imprimé en France

par TheBookEdition.com

Lille (Nord-Pas-de-Calais)

